

De notre psyché nationale 2

Fernand Dumont, *Le Sort de la culture*, Montréal, l'Hexagone, « Positions philosophiques », 1987, 332 pages

Ginette Michaud

Volume 30, numéro 3 (177), juin 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60478ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, G. (1988). De notre psyché nationale 2 / Fernand Dumont, *Le Sort de la culture*, Montréal, l'Hexagone, « Positions philosophiques », 1987, 332 pages. *Liberté*, 30(3), 73–79.

GINETTE MICHAUD

DE NOTRE PSYCHÉ NATIONALE 2

Fernand Dumont, Le Sort de la culture, Montréal, l'Hexagone, «Positions philosophiques», 1987, 332 pages.

On ne saurait certes reprocher aux propos de Fernand Dumont rassemblés dans *Le Sort de la culture* de manquer d'envergure («rapaillés» serait par ailleurs un terme plus juste pour décrire la liaison plutôt lâche de ces essais disparates, surtout si l'on considère l'ombre portée de Lionel Groulx qui se profile de façon insistante, pour ne pas dire inquiétante, dans la dernière partie de l'ouvrage intitulée «L'emplacement québécois»). Depuis longtemps — vingt-cinq ans déjà se sont écoulés depuis la parution de son premier ouvrage, *L'Analyse des structures sociales régionales*, écrit en collaboration avec Yves Martin: le temps d'une *génération*, notion qui hante précisément ces essais —, la réputation de ce théoricien de la culture, sociologue de formation philosophique mais qui est également docteur en théologie (et chrétien engagé), essayiste et poète (à l'heure de la Crise d'octobre) est solidement établie. Incidemment, a-t-on suffisamment remarqué qu'avant de s'enfoncer définitivement dans leur petite noirceur, leur chère *Flore laurentienne* sous le bras, les héros de *L'Hiver de force*, dans un ultime sursaut de reconnaissance déclenché par la vue de la vraie «nature» enfin retrouvée de l'île Bizard, donnent la preuve qu'ils ont aussi lu l'auteur du *Lieu de l'homme*: «C'est ça un lieu de l'homme! s'exclament-ils alors. C'est ça de la géographie habitable! À Montréal, les gens se retournent

puis ils savent plus où ils sont rendus ni comment ils s'appellent. Montréal, c'est l'homme jeté en bas du nid!...»¹ C'était là, à la manière ironique et ambiguë de Ducharme, marquer une dette de reconnaissance, en même temps que sa distance à l'égard d'une pensée dont le souci principal a été de définir le lieu et l'identité d'une culture authentiquement québécoise. Plus sérieusement, quiconque a lu les ouvrages théoriques de Dumont sur *Les Idéologies* ou l'anthropologie (*L'Anthropologie en l'absence de l'homme*), ou ses essais (*Chantiers, La Vigile du Québec*, entre autres), connaît son humanisme, sa rigueur intellectuelle, ses qualités redoutables comme dialecticien, sa manière particulière de «raisonner» et d'argumenter — quelques questions, toutes claires en apparence, jetées en guise d'attaque rhétorique, suivies de réponses diffuses, sinueuses, retorses, où compte surtout le «cheminement» plutôt que le point d'arrivée —, sa langue, également, blanche, abstraite même lorsqu'elle évoque les choses les plus concrètes (ce que Dumont appelle «les genres de vie»), quasi exsangue... On connaît mieux encore depuis une dizaine d'années son engagement nationaliste de plus en plus marqué: président et directeur de l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC) depuis 1979, Dumont est étroitement lié à une certaine vision politique de la culture québécoise et, en ce sens, dans plusieurs essais du *Sort de la culture* résonnent les accents d'un plaidoyer *pro domo* où Dumont cherche à défendre et à légitimer, au plan de la pensée cette fois, cette conception de la culture québécoise qu'il a contribué à institutionnaliser, culture trop souvent perçue de façon simpliste comme le dépôt d'un imaginaire «nationalisable» au même titre que nos autres ressources «naturelles». C'est entendu: Dumont fait aujourd'hui partie, avec quelques rares autres (Rioux, Miron, etc.), du panthéon de la pensée québécoise. C'est un professeur, un universitaire respectable, et respecté: mais est-il lu?

1. Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*, Paris, Gallimard, 1973, p. 236. Je remercie Suzanne Martin d'avoir attiré mon attention sur ce passage.

D'aucuns trouveront sans doute cette question impertinente, mais je crois qu'elle vaut d'être posée, ne serait-ce parce qu'elle rejoint une préoccupation maintes fois réitérée par Dumont lui-même dans ce livre, au moment où il se demande, à propos de l'œuvre de Groulx par exemple, inutilisable comme «doctrine», c'est-à-dire sur le plan du savoir, quel usage on peut encore faire aujourd'hui d'une telle œuvre. Cette question angoissée, testamentaire presque, sur la transmission des valeurs culturelles, il ne serait pas difficile de montrer, par un tour d'écrou supplémentaire, à quel point elle concerne l'œuvre de Dumont elle-même. Comment cette génération (la mienne) parviendra-t-elle à se «raccorder à son passé», à se réconcilier avec lui? Autrement dit, comment la génération posttréférendaire, qui distingue de plus en plus les questions de l'indépendance et du nationalisme, qui cherche à poser autrement les enjeux de la culture, de la langue et de l'identité, lira-t-elle les propositions de Dumont sur notre identité culturelle dont il se fait fort (c'est beaucoup s'avancer) de faire ici la «psychanalyse»?²⁷ Puisque Dumont ouvre le dialogue et qu'un conflit d'interprétations (ou de générations), même vif, est toujours préférable au silence poli, je dirai donc, quitte à être parfois brutale, ce qui a suscité dans ces essais un malaise qui est allé croissant. Car contrairement à ce que pense Dumont, je ne crois pas qu'on doive à tout prix, désespérément, tenter de recouvrer la totalité de notre passé. La tâche critique de chaque génération consiste plutôt, à mon avis, à opérer pour elle-même un tri, un brassage, un autre découpage qui *déplacent* ce qui, justement, paraissait avoir

2. Il faudra un jour s'interroger sur le statut, plus rhétorique que cognitif, de ces projections interdisciplinaires qui prennent la psychanalyse comme modèle théorique: il ne suffit pas en effet de déclarer que «Nous procédons ainsi envers les collectivités, un peu comme les psychanalystes à l'égard des personnes» (p. 19), que «Les instances des sociologues (économique, politique, idéologique...) ne sont que d'utiles bases, à l'exemple des instances des psychanalystes» (p. 24), ou de mimer une «descente vers les profondeurs» (p. 27) pour pratiquer une véritable psychanalyse du lien social...

trouvé de toute éternité sa place. En lisant Fernand Dumont, et cette constatation n'est pas étrangère à ma déception, j'ai mieux compris que ce qu'il nomme ici «L'emplacement québécois» (notion qui aménage avec moins de bonheur, me semble-t-il, la question du lieu qui traverse toute son œuvre) ne saurait être confondu avec un tel déplacement, et à quel point, sous couvert de renouveler ou de «rafraîchir», comme il le dit, le lexique, il y résiste profondément...

Un peu comme les essais discutés, et éminemment discutables, d'Allan Bloom (*L'Âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*) et d'Alain Finkielkraut (*La Défaite de la pensée*) que le titre de Dumont peut évoquer, et plus encore son ton empreint d'une nostalgie de l'«ancien temps» qu'il n'arrive pas, malgré qu'il s'en défende, à secouer, Dumont s'interroge ici sur le vaste sujet de la culture, et son livre pêche d'abord par excès de généralité et d'universalité. Comme Bloom et Finkielkraut, mais avec infiniment moins de mépris qu'eux pour la culture populaire ou la culture zombie des jeunes tout juste bons à s'anesthésier au son du rock brut, Dumont s'élève contre la «culture du *non-lieu* et du *n'importe quoi*»: voilà une idée fort prisée par les temps qui courent et qui fait, à bon compte, plaisir à tout le monde (au delà des simplifications outrancières, il faudrait peut-être essayer d'analyser ce que recouvre cette belle unanimité, toujours bien peu rassurante en matière d'idées). Des notions générales élaborées dans les deux premières parties de l'ouvrage — de l'idée de développement culturel, de la fonction de la raison dans les pratiques scientifiques (qui donne lieu ici à une critique attendue), de la nécessité d'une référence à la transcendance pour le sujet de la culture (je marque ici une difficulté particulière à suivre la réflexion de Dumont), ou encore de l'opposition fondamentale chez lui d'une «culture dispersée» (culture première des petits groupes et de la vie quotidienne où s'exprime la phénoménologie de l'expérience humaine en toute spontanéité) et d'une «culture institutionnalisée» qui lui sert de repoussoir (culture seconde qui commande une «sociologie du lointain», celle des grosses organisations technologi-

ques, industrielles, procédurières, etc.), il y aurait sans doute beaucoup à dire, mais on retiendra surtout la volonté de défendre la singularité des cultures et la protestation en faveur d'une culture de l'«ici» et du «maintenant» qu'il s'agirait de «réimplanter dans le terreau [terreau?] de la pratique sociale?» (p. 45). Dans ces parties de l'ouvrage, le sort fait à la culture est des plus généreux, l'angle de l'objectif se fait très large, trop peut-être, car le lecteur a souvent l'impression de se mouvoir dans la sphère de la plus pure idéalité. C'est au moment où Dumont aborde l'analyse de la situation intellectuelle québécoise, la «patrie» de ses pensées comme il la nomme (comme si l'on pouvait penser dans un tel lieu), que l'implantation de la culture souhaitée prend du coup plus littéralement racine et que les choses se corsent.

Comment en effet lire sans sourciller des déclarations de foi nationaliste telles que celle-ci, à propos de Groulx: «Heureux homme qui a cru sauver son propre passé et celui de son peuple dans le travail de littérature! Le reste n'a guère d'importance: la *doctrine*, les envolées de rhétorique, nous les oublierons volontiers si nous acceptons de recouvrer ainsi, dans l'œuvre de Groulx, cette nostalgie se faisant œuvre d'histoire et l'histoire devenant un éternel présent» (p. 276)? Le reste n'a guère d'importance? Oublier «les envolées de rhétorique», la «*doctrine*» du salut national jusqu'à prétendre que «Ce qui a été délaissé se muera en un mythe, source de l'œuvre et garantie de l'auteur envers ses origines» (p. 330)? Non, cent fois non. L'expérience radicalement altérante de l'écriture nous a en effet à maintes reprises montré qu'il n'y a nulle «patrie» pour la pensée, que l'auteur n'a pas à cautionner ses origines toujours douteuses. Certes, il est louable de chercher à lire en tout esprit de justice des œuvres qui nous sont devenues avec le temps franchement déplaisantes comme celle de Groulx, mais il ne faudrait pas, au prix d'une réconciliation par trop ruineuse, oublier pourquoi nous les refusons.

Par ailleurs, Dumont en a particulièrement dans ces essais contre la coupure de la Révolution tranquille dans l'histoire de la pensée québécoise, rupture surfaite à ses yeux qui

est le «symptôme» par lequel les Québécois, «En refusant leur passé, (...) sont devenus orphelins. Ce qui est une fâcheuse manière d'entrer dans l'avenir» (p. 240). S'il n'a pas tort de critiquer le rôle exagéré qu'a joué cette date comme fondement de la modernité québécoise (plusieurs travaux publiés par l'IQRC se sont précisément attachés à relativiser ce point de capiton), le ton de certaines assertions rendent un son plus désagréable: «ouverts à tous les vents venus d'ailleurs, nous avons peine à imaginer qui nous sommes. En bref, il ne nous reste guère de référence propre susceptible de nous aider à traverser cette débâcle» (p. 245). C'est pourtant dans cette perte, dans cette non-identité, qui est en même temps une ouverture du sujet, qu'une psychanalyse aurait quelque possibilité de réellement s'engager. Plutôt que de déplorer «notre colonisation mentale, notre exil dans des représentations qui ne sont pas vraiment les nôtres» (p. 242) — mais que pourraient bien être celles-ci? —, pourquoi ne pas faire de cet «embarras», de notre bâtardise même notre chance particulière, comme le suggérait André Belleau dans son court texte postréférendaire, *On ne meurt pas de mourir*? Si, comme Dumont l'écrit pourtant avec justesse, «s'attacher à l'histoire de la pensée québécoise, c'est une façon de répéter que nous avons toujours pensé en exil», c'est affronter «l'angoissant déracinement de notre propre pensée» (p. 311), pourquoi lui faut-il fermer si rapidement tout ce que ce manque suggère en voulant «apparenter l'endroit où l'on pense et les procédés de méthode que l'on adopte» (p. 312), en examinant «la pertinence du lieu québécois de la pensée et un discours de la méthode propre à une histoire de la pensée québécoise» (*ibid.*), en fixant la «jonction entre la genèse de notre lieu de pensée et la genèse de nos méthodes» (p. 328)? Faut-il vraiment un lieu national, territorial, pour penser? La réponse que donne Dumont à cette question est si assurée, si forte, qu'elle me fait douter en retour de la question elle-même.

On s'étonnera que cette valorisation de la pensée québécoise en passe par cet aveu déroutant de Dumont: «Dans nos métiers respectifs, personne ne songerait à prendre comme

tremplin de ses hypothèses de travail un prédécesseur québécois», condamnation bien lourde qui a de quoi décourager tout chercheur québécois. Mais on s'étonnera plus encore de trouver en fin de parcours un éloge de la perception «magique» («Le sentiment d'appartenance est global parce qu'il est magique» (p. 318), et surtout cette mise en garde contre le péril de la culture livresque: «(...) dans la philosophie ou les sciences humaines tout au moins, de quel empyrée pourraient bien venir les intuitions et les images qui alimentent la prospection, demande Dumont? Des livres qu'on a lus? On conviendra que si la pensée québécoise n'avait d'autre recours, si elle ne pouvait puiser dans cet imaginaire qui vient de sa culture, elle périrait dans le commentaire livresque. Le péril n'est pas illusoire» (p. 316). Cet ultime recours à la pensée magique, joint à ce refoulement de la culture livresque, réflexe hélas! trop bien connu de la pensée québécoise, sont parmi les pages les plus tristes qu'il m'ait été donné de lire dans les parutions récentes sur notre condition: décidément, il n'est pas aisé de sortir du lieu, de l'emplacement, du terreau, bref, de l'impasse nationaliste.